

liberté. Quel homme serait-il donc s'il m'avait menti ?

— Mais, tu disais toi-même qu'il ne t'inspirait pas confiance ?

— J'ai longtemps douté de lui, de sa constance..... Mais, mon père a combattu mes doutes, les a déclarés sans fondement, et M. de Marcillac, lui-même, par le langage qu'il a tenu au moment de partir les a bien ébranlés.

— De telle sorte que maintenant tu ne te défies plus de lui ? demanda Mme Flammarin.

— Je ne me défierai plus de lui si la séparation n'a pas changé ses sentiments ; si, lorsqu'il reviendra, et quoique mon père ne soit plus ministre, il me les manifeste comme il me les a manifestés.

— Et alors, que feras-tu ?

— Je ne contraindrai plus les miens que depuis si longtemps je combats, et je les laisserai s'épanouir librement dans mon cœur où j'ai voulu vainement les étouffer.

Sur cette déclaration, Mme Flammarin s'emportait.

Ton cœur se trompe, s'écria-t-elle, ou plutôt, ce n'est pas lui qui plaide en toi pour ce jeune homme, c'est ton imagination. Tu te laisses séduire par l'éclat de cette alliance, par ce qui la rend si brillante, le nom, la fortune, les belles relations.

Mais, ce n'est pas de ces choses qu'est fait le bonheur, mon enfant.

— Elles y contribuent, fit Camille.

— Quand elles ne le détruisent pas, répliqua sa mère.

Et d'un ton plus doux, elle poursuivit :

— Je prierai Dieu pour qu'il t'ouvre les yeux à temps.

Si M. de Marcillac persévère, si tu consens à l'épouser, je ne m'y opposerai pas ce qui ne servirait à rien puisque ton père est dans les mêmes idées que toi et que ma volonté ne pourrait tenir contre la tienne et la sienne réunies. Mais je ne cesserai de trembler pour l'avenir, étant convaincue qu'avec un tel mari tu ne pourrais être longtemps heureuse.

Flammarin et Marcel rentrèrent en ce moment.

Ils allaient se rendre au ministère où

le premier avait encore des signatures à donner comme ministre intérimaire et quelques personnes à recevoir. Mais, tandis qu'ils prenaient congé, on annonça la comtesse de Marcillac.

En proie à une agitation que trahissait sa ruine bouleversée, elle parut aussitôt annoncée.

Flammarin ne s'attendait pas à la voir si vite après la lettre qu'il avait reçue d'elle.

Il lui sut gré de sa visite qui témoignait d'un rare empressement à s'associer à ses peines.

Après l'avoir remerciée, il ajouta.

— Justement je venais de vous écrire, madame la comtesse. Je vous annonçais que j'ai nommé votre fils troisième secrétaire. Je lui envoie un télégramme pour lui notifier sa nomination.

Au lieu des remerciements sur lesquels il comptait, il attendit un cri de colère.

— Ce malheureux n'est pas digne de de l'honneur qu'il vous doit, disait Mme de Marcillac. Un ami m'écrivit du Caire à ce sujet et m'en apprend de belles sur son compte.

Camille tendait l'oreille, toute saisie par ce langage qui brusquement précipitait Adalbert du piédestal que son imagination s'était plu à lui dresser.

— Que lui reproche-t-on ? demanda Flammarin.

— Une inconduite scandaleuse répondit la comtesse. Il est arrivé au Caire en compagnie d'une coquine qu'il a amenée de France, une certaine Foscarelli, élève du Conservatoire, avec laquelle il s'affiche sans souci du nom qu'il porte, des fonctions qu'il remplit. C'est une honte. Qu'ai je donc fait au ciel pour être éprouvée ainsi ?

Cette plainte expira dans un sanglot.

— Peut-être tout cela n'est pas aussi grave qu'on le dit, objecta Mme Flammarin qu'apitoyait cette douleur de mère.

— Une folie de jeunesse, ajouta son mari et dont il ne faut pas exagérer la portée.

Mais Mme de Marcillac ne se laissait pas convaincre.

— Non, non, dit elle, il m'en a déjà fait trop de mal pour que je puisse prendre à la légère cette nouvelle incartade.